

EPIMED volet 1 :

Casa de Velázquez (Madrid), 11-12 décembre 2014

Les 11 et 12 décembre 2014 se sont tenues à la Casa de Velázquez les deux premières journées d'étude du programme EPIMED, dont le but est d'explorer le rôle et le statut de l'écriture médiévale en faisant converger différentes disciplines de la médiévistique autour de l'épigraphie.

Associant les membres des trois institutions partenaires (enseignants, chercheurs, doctorants du Centre d'études supérieures de civilisation médiévale-CESCM, de l'Institut de Recerca en Cultures Medievales-IRCVM et de la Casa de Velázquez) et des spécialistes reconnus venant d'autres universités, cette première rencontre avait pour thème « raisons d'écrire », décliné en trois demi-journées : « raisons d'écrire dans le monde médiéval », « écrire l'identité », « du manuscrit à l'inscription ».

Raisons d'écrire dans le monde médiéval

Après l'accueil de Michel Bertrand (directeur de la Casa de Velázquez), Carles Mancho (Université de Barcelone/IRCVM) introduit ce premier volet en le plaçant sous la citation de Michel Zimmermann : « Tous les mots ont une signification, tous les choix répondent à un projet »¹. Reprenant les différentes définitions du verbe « écrire », des termes « épigraphie », « paléographie », « écri-teau/inscription/épigraphie » proposées dans différents dictionnaires, il invite – dans la lignée du projet – à dépasser les frontières imposées par le cloisonnement disciplinaire pour une réflexion plus générale des raisons qui ont poussé à écrire au Moyen Âge.

Les deux présentations suivantes, sous la présidence de Carles Mancho, permettent un parallèle sur la scripturalité médiévale dans deux mondes différents : le monde occidental latin chrétien (tout particulièrement pour la première partie du Moyen Âge) avec Cécile Treffort (Université de Poitiers/CESCM), et le monde juif avec Meritxell Blasco (Université de Barcelone/IRCVM).

Pour le Moyen Âge chrétien, l'écriture – comprise dans ces trois dimensions : matière, discours, graphie – est une convention, une donnée humaine modifiable. Elle est chargée de fixer, transmettre, afficher, et joue un rôle dans le temps (qu'il soit linéaire, cyclique ou eschatologique) et dans l'espace. À l'époque médiévale, la pensée de l'écrit repose sur l'articulation complexe entre des notions d'*imago* et de *signum*, de *littera* et de *scriptura*. L'écrit construit une partie du temps, le révèle et le transcende, de même qu'il semble à la fois déterminer et dilater l'espace. L'écriture construit également des liens entre les hommes et avec Dieu ; enfin elle exerce une dimension de contrôle volontaire de la mémoire que l'on veut garder et tout ce qu'on veut oublier.

Le monde juif présente des pratiques très variées : des écrits religieux très codifiés (le sefer torah, la mezouzah, la haggadah et ses illustrations dans le manuscrit de Sarajevo, le Matsevot) aux inscriptions funéraires et aux textes législatifs et profanes.

¹ Michel Zimmermann, *Écrire et lire en Catalogne (IXe-XIIIe siècle)*, Madrid, Casa de Velázquez, 2003 (Bibl. de la Casa de Velázquez, 23), introduction, p. 3.

Écrire l'identité

Placée sous le titre « écrire l'identité » et sous la présidence de Javier Del Oyo (Université autonome de Madrid), les communications de l'après-midi ont mis en relief les enjeux identitaires dont est porteuse l'écriture, que ce soit dans la documentation funéraire mérovingienne (Morgane Uberti – chercheuse indépendante), à travers la constitution d'un corpus épigraphique régional (Antoni Cobos – chercheur indépendant), relativement à un groupe professionnel (Émilie Mineo – Université de Poitiers/CESCM), ou à travers le prisme d'un support et d'une technique artistiques (Milagros Guardia – Université de Barcelone/IRCVM).

Morgane Uberti présente une part des conclusions de ses travaux de thèse, tout juste soutenue, portant sur les inscriptions funéraires de l'Aquitaine tardo-antique et alto-médiévale (Aquitaine Seconde et Novempopulanie). Dans ce corpus assez ingrat de 115 inscriptions, l'identité sociale ou chrétienne du défunt se résume plus souvent à un nom qui ne traduit pas les gestes d'un lapicide « professionnel ». C'est tout autant la mise en écriture que le contenu textuel qui participe aux stratégies identitaires du groupe qui a recours à ces écrits lapidaires. Ces moyens apparemment rudimentaires sont pourtant efficaces, marquant clairement une volonté d'appropriation de l'écrit, et à travers elle la manifestation d'un pouvoir. La mise en contexte de ces inscriptions, provenant des sites vus comme des pôles d'influences (complexes ecclésiastiques en devenir, *vici*) pose la question de la position de ces groupes dans la société alto-médiévale d'Aquitaine, et plus généralement de la force des pratiques d'écriture, dans leur expérience concrète comme dans leur contrôle, signe d'un pouvoir ou tout du moins des aspirations à ce pouvoir.

Antoni Cobos présente l'entreprise éditoriale sur la documentation épigraphique de la province de Gérone, du Xe au XVIe siècle², dont trois tomes sont déjà publiés sur les huit prévus³. Chaque tome contient presque une centaine d'inscriptions, dont la moitié est inédite. Les volumes s'appuient sur les limites géographiques des anciens comtés : Peralada, Empúries, Besalú (objet des trois premiers tomes) et Gérone. L'abondance des inscriptions à Gérone a amené à traiter d'abord des inscriptions de la cathédrale (à paraître en 2015), puis de la ville et enfin du reste du territoire. Le dernier tome de la collection sera dédié aux inscriptions sur objets meubles (lipsanothèques, croix, petites figures etc.). Une riche introduction (types d'inscriptions, aspects matériels, textuels, décoratifs) ouvre chaque volume, dans lequel les inscriptions sont classées par lieu d'origine (les grands monastères, puis la capitale du comté et, finalement, les cités et villages par ordre alphabétique). Pour chaque texte épigraphique, une description de la pièce (localisation, datation, mesures...), une transcription et traduction, enfin une photographie et un calque digital sont proposés.

Émilie Mineo présente ses recherches doctorales en cours sur les enjeux tant épistémologiques que méthodologiques de la signature épigraphique en France, pour comprendre un groupe socioprofessionnel peu représenté dans les sources, souvent considérés comme non alphabétisés. Cette signature, définie comme une inscription comportant une mention de responsabilité (un nom et un verbe d'action dans la réalisation de l'œuvre), porte la mémoire de soi. À la question « Pourquoi signer une œuvre ? », deux réponses peuvent être proposées, l'une se plaçant sous le regard des hommes et relevant de l'*appetitus gloriae*, de la recherche du prestige (grâce à l'étude de l'emplacement qui détermine le public visé), l'autre

² Ce choix chronologique s'appuie sur des critères paléographiques, de l'écriture en capitales romaines du Xe siècle jusqu'à la substitution de la minuscule gothique par la capitale humanistique au début du XVIe siècle.

³ Antoni Cobos Fajardo, Joaquim Tremoleda Trilla, Salvador Vega Ferrer, *L'epigrafia medieval dels comtats gironins*, 3 vols. Brau édition, 2011-2013.

sous le regard de Dieu, pour des raisons pieuses et eschatologiques (édifier et embellir une église/l'Église).

Milagros Guardia, sous le titre « Écrire et peindre sur le mur » porte le regard sur une technique et un support particuliers, qui accueille autant des inscriptions « officielles » que des graffitis, mais surtout où se superposent souvent plusieurs couches de textes.

Du manuscrit à l'inscription

La troisième demi-journée présidée par Estelle Ingrand-Varenne (CNRS/CESCM) déclinait un autre aspect, celui des relations entre manuscrits et inscriptions, l'activité de certains centres tel Roda de Isabena (Rebecca Swanson – Université de Barcelone/IRCVM), le rôle de la minute manuscrite dans la réalisation de l'inscription (Tomasz Płóciennik – Université de Varsovie) ou des relations entre écritures juridiques, archivistiques et graffitis (Marie Roche-Vallée – chercheuse indépendante).

La production écrite de Roda de Isábena, cité épiscopale située dans un diocèse de frontière, ayant une grande bibliothèque et forte tradition archivistique, fait l'objet de la recherche doctorale de Rebecca Swanson. La culture écrite y est fortement développée, par exemple dans le cloître, où la densité épigraphique est une des plus fortes d'Europe, ou encore à la bibliothèque, lieu d'un intense travail de résumé du droit canon et des textes historiographiques. L'écrit est utilisé durant la courte vie du diocèse (Xe-XIIe siècles) en tant que sauvegarde de la mémoire et justification de sa propre existence afin de consolider ses propres domaines tant du point de vue spirituel et religieux que territorial.

Traquant les erreurs graphiques, Tomasz Płóciennik montre qu'elles permettent de mieux comprendre la culture latine de ceux qui écrivaient et éclaire la chaîne d'intervenants reliant le commanditaire à l'exécutant final. Ainsi, la confusion entre N et R sur la patène de Pélage au Louvre (XIIe siècle) ne s'explique que par le rapprochement de la forme de ces deux lettres dans l'écriture cursive. D'autres exemples plus tardifs⁴ montrent encore que la genèse de fautes en majuscules est liée à la minute écrite en minuscules. Ces différents cas posent la question des compétences linguistiques de l'exécutant et de la réception (l'absence de correction postérieure privilégiant l'harmonie visuelle sur le sens).

Une nouvelle piste pour la compréhension des graffitis sur table d'autel est apportée par Marie Roche-Vallée. Ayant réuni et analysé un corpus de plusieurs dizaines de cas du Midi de la France et de la Catalogne des IXe-Xe siècles⁵ (datation paléographique et onomastique), le M. Roche-Vallée fait le rapprochement avec certaines notices de plaïd et montre que les mêmes personnages prêtaient serment et gravaient leur nom sur l'autel. Ainsi, les graffiti sur tables d'autel peuvent relever d'une pratique liturgique et pieuse (pour soi, ses proches vivants et morts), comme l'avait proposé Cécile Treffort⁶, mais également d'une pratique juridique et politique. Ces deux aspects pouvant se conforter l'un l'autre.

⁴ *Pontifia* au lieu de *pontifici* sur le tombeau d'un sculpteur allemand à la fin du XVe siècle, à Wloclawek en Pologne. *Nominio* pour *nominis* sur une épitaphe de l'église Saint-Michel de Vilnius en 1635.

⁵ Un tel recensement est long et malaisé. Marie Roche-Vallée évoque le problème de la conservation et de la protection de ces autels contre l'altération voire la disparition.

⁶ Cécile Treffort, « Les "graffitis" sur tables d'autel aux époques pré-romane et romane. Note à propos des inscriptions de l'autel de Gellone », Christain Lauranson-Rosaz. *Table ronde, 2002, Saint-Guilhem-le-Désert, France*. Amis de Saint-Guilhem-le-Désert, p.137-146 ; « La table d'autel à graffiti découverte à Vouneuil-sous-Biard », Ch. Sapin. *Les stucs de l'Antiquité tardive de Vouneuil-sous-Biard (Vienne) : collection des musées de la ville de Poitiers*, CNRS éditions, p.24-28, 2009, suppl. à Gallia ; 60.

Conclusion

Dans ses conclusions, Daniel Rico (Université autonome de Barcelone) souligne l'importance de la convergence des disciplines (histoire, histoire de l'art, philologie etc.) qui découle tout simplement de l'objet épigraphique lui-même pris dans ses multiples dimensions. Cette convergence doit même devenir un véritable principe méthodologique. Apportant encore de nouveaux exemples, il insiste sur les principaux thèmes abordés qui ont nourri les nombreuses discussions : les problèmes de la qualité, des réalisateurs, des strates de connaissances culturelles, techniques, linguistiques, la réception, la diffusion, l'exposition, les acteurs.

Ces premières journées sont le point de départ d'une fructueuse collaboration. Par le partage tant des problèmes rencontrés que des nouvelles pistes de réflexion, elles permettent à chacun d'enrichir la documentation, d'affiner les problématiques, et donnent résolument de l'ampleur aux perspectives de recherche sur les pratiques écrites du Moyen Âge. Prochaine étape du projet : les 21 et 22 mai 2015 au CESCUM, à Poitiers.